Ami du Clergé du 23 février 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paboles. — VI. La semence, ou la loi du renoncement. 113
Pour le Mercredi des Cendres. — La pénitence, 116.
A l'école des Saints. — XV. S. Thomas d'Aquin : la science et la foi, 118.
Aux Enfants de Marie. — XCVIII. La dévotion à S. Joseph, 120.
Les fêtes de l'Eglise. — XXIV. L'histoire du Carême, 121. — XXV. S. Joseph, 123.
Douze Chemins de croix. — VII. En face de la course effrénée aux richesses, 124. — VIII. Pour résister au fol entraînement vers les mauvais plaisirs, 126.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

VI

LA SEMENCE, OU LA LOI DU RENONCEMENT

Mes frères,

Au point où nous en sommes de nos instructions, se trouve résolu pour l'intelligence le problème capital de la destinée qui se pose confusément à la conscience humaine sous l'obsession de la pensée de la mort. Etant donné que nous portons une âme immortelle d'une valeur inestimable, de la valeur du sang d'un Dieu, que la condition de l'immortalité bienheureuse de cette âme c'est la sainteté de la vie, la solution apparaît manifeste : il faut éviter le péché. Dans ces termes, le problème est si simple qu'un petit enfant pourrait le résoudre.

Mais ce qui nous est demandé, ce n'est pas une solution d'intelligence à écrire sur le papier, c'est une solution de volonté à donner dans la vie. Et dans la vie d'autres éléments s'ajoutent aux données essentielles du problème, qui le compliquent et le rendent difficile. Des intérêts nouveaux entrent en jeu qui font, auprès de la volonté, une concurrence acharnée aux intérêts de l'âme.

L'homme est un composé d'éléments disparates, d'aspirations en haut et de sollicitations en bas, qui lui font un équilibre instable. Il est tiraillé en sens contraires. Il est le terrain de ce duel entre l'esprit et la chair dont parle l'apôtre S. Paul : « La chair s'insurge contre l'esprit et l'esprit se dresse contre la chair. » (Gal., v, 17).

Un jour qu'il venait d'entendre le cantique spirituel de Racine :

Je sens deux hommes en moi...

Louis XIV aurait fait cette réflexion : « Ces deux hommes-là, je les connais bien. » Et chacun les connaît pour les avoir sentis s'affronter en soi à l'heure de la tentation.

La victoire exige qu'un des partenaires reste sur le carreau. L'esprit ne peut demeurer maître que s'il porte le coup de la mort à la chair. Il est nécessaire de se mortifier.

Et c'est ainsi que vient s'insérer au passage de la doctrine à la pratique, au principe même de la morale, l'inéluctable loi de la mortification.

La mortification, le renoncement, le sacrifice sont à la jointure de la pensée et de l'action, des principes et de la conduite, de l'intelligence et de la volonté. Ils en sont l'articulation vitale nécessaire.

La page caractéristique de cet évangile de la pénitence, c'est assurément la brève parabole de la semence ou du grain de froment que nous trouvons dans S. Jean, une des rares paraboles de Notre-Seigneur que nous rencontrons sous sa plume. (Jo., xII, 24-26). Nous relirons ce soir cette page de l'Evangile, verset par verset. Ces versets déroulent avec une logique rigoureuse le discours de Notre-Seigneur : — 1° d'abord la parabole ; — 2° ensuite sa transposition sur le plan de la vie morale ; — 3° enfin son application au chrétien.

I. — *La parabole du grain de froment*

Notre-Seigneur venait d'annoncer son triomphe désormais prochain : « L'heure est venue où le Fils de l'Homme doit être glorifié. » Pourtant cette glorification aurait comme conditions préalables sa passion et sa mort. Et parce que la souffrance du sacrifice serait le sort de tous ceux qui voudraient le suivre, Notre-Seigneur appuya sur cette doctrine du renoncement.

Il prit ce ton solennel que lui donne l'Evangile chaque fois qu'il s'agit d'un point de doctrine important ou en contradiction avec les idées courantes : « *Amen, amen dico vobis.* En vérité, en vérité je vous le déclare. » Par cette sorte de serment, il éveillait l'attention de tous ceux qui étaient là groupés autour de lui. Il leur affirmait sur le ton de l'autorité la plus sûre d'elle-même : Quoi qu'il vous en semble, bien que ma doctrine vous étonne, encore que le monde ne pense pas comme moi, ce sera tel que je vous le dis, je vous apporte les paroles de la vie éternelle, mes paroles ne passeront pas.

Dans son souci de se faire comprendre par les plus humbles de son auditoire, surtout en ces choses si nouvelles pour beaucoup de la morale chrétienne, il débute par une simple comparaison. La plupart de ceux qui l'écoutent sont cultivateurs de la basse Palestine. Il leur signale un phénomène qu'il leur sera facile de constater s'ils n'y ont pas pris garde jusqu'alors.

« Si le grain de froment que vous avez jeté dans vos champs à l'époque des semailles, leur dit-il, si ce grain de froment ne pourrit et ne meurt après que vous l'avez jeté en terre, il demeure seul, il ne lève pas en herbe, il ne se multiplie

pas dans l'épi. Mais au contraire, s'il se décompose dans les sillons ensemencés, il germe et il porte beaucoup de fruit. » Comme dans la parabole du semeur, il produit trente, soixante et même cent pour un.

Voilà un phénomène qui ne peut échapper à ces hommes de la vie des champs : ces magnifiques moissons dorées à perte de vue, qui sont la parure et la richesse de leur pays, supposent, dans l'obscur des sillons, un mystérieux travail de mort. Cette vie luxuriante, palpitante, chaude, ne s'est épanouie et multipliée QUE sur la mort. « Vous n'auriez pas ces riches récoltes, veut-il leur dire, si le blé, et le plus beau de vos greniers, que vous avez jeté à la volée après les labours, ne s'était dépouillé et décomposé dans la terre. »

Et peut-être le Maître développe-t-il et détaille-t-il cette simple comparaison initiale. Il leur montre le même phénomène se renouvelant dans les fleurs des champs, pour les arbres géants à la puissante ramure et à l'épais feuillage, à travers toute cette nature qui leur est familière et d'où incessamment il tire des comparaisons et des exemples pour mettre à leur portée sa sublime doctrine. Dans toute cette vie inférieure de la nature, la mort est la condition préalable de la vie.

Et maintenant qu'ils sont préparés à le comprendre, il porte plus haut leur réflexion ; il les introduit dans ce monde moral dont il est venu les instruire ; il va leur montrer, en guise d'explication de sa parabole, que la même loi régit la vie des âmes.

II. — *Transposition de la parabole sur le plan moral*

« Celui qui aime sa vie, poursuit-il, la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. »

Certes, de prime abord, cette conclusion surprend et ces paroles sonnent étrangement à nos oreilles. Et pourtant Notre-Seigneur suit bien le fil de sa pensée et son langage n'est pas si différent du nôtre.

Dieu nous a donné la vie ; il nous l'a donnée, il nous la conserve, il nous la reprendra à l'heure qu'il a fixée. Mais il nous l'a donnée à charge de la regarder comme la préparation de la vie éternelle, suivant la comparaison de la parabole, comme la semence de l'éternité. Et voilà, ce me semble, qui fait assez voir la suite du discours de Notre-Seigneur et qui éclaire suffisamment sa pensée.

Car il y a ceux qui aiment la vie, comme nous disons encore aujourd'hui dans les mêmes termes que Notre-Seigneur.

Pour ceux-là, pratiquement du moins, tout se borne à l'horizon de la vie présente. Ils le hurlent bien haut dans les chansons débraillées de leurs jours de débauche : « Au bout du fossé la culbute, on ne meurt jamais qu'une fois. » Y a-t-il un au-delà dans lequel le présent aura sa répercussion, où chacun recevra suivant ses œuvres, où les bons seront récompensés et les mauvais punis ? par ignorance, par indifférence, par passion, par endurcissement, pour tout autre motif, c'est une question qu'ils ne se posent pas ou mieux qu'ils ne se posent plus. Une chose pour eux est certaine : ils ont la vie présente, ils entendent en jouir, ils veulent même lui demander son maximum de jouissance. « Laissez le ciel aux moines et aux anges, écrivait l'un d'eux [1]. Nous autres, nous voulons du champagne, des roses et la danse des nymphes souriantes [2]. »

Ne leur demandez donc pas de s'imposer des pénitences périodiques de jeûne ou d'abstinence, de se soumettre à certaines contraintes pour mater le corps trop exigeant, de brider la fougue des passions qui hennissent. Pour eux, la vie c'est surtout cela : donner à ce corps toutes les satisfactions de bonne chère, de plaisir, de liberté qu'il réclame. Et bien sot à leurs yeux qui se refuse quelque chose quand ses moyens ou l'occasion lui permettraient d'en jouir.

Ils aiment la vie.

Mais cette vie qu'ils aiment, dont ils profitent, dont ils abusent, ils la perdent. Leur vie d'ici-bas devait être la préparation de la vie de là-haut, une semence d'éternité destinée à s'épanouir et à fructifier pour le ciel. Ils lui ont demandé tout son fruit sur la terre ; ils ont mangé leur blé en herbe avant la moisson venue.

A l'opposé, au contraire, il y a ceux qui semblent vraiment, suivant le mot de Notre-Seigneur, prendre en haine la vie : ils paraissent n'en faire aucun cas, ils s'en détournent, ils la méprisent... comme une personne que l'on hait et dont on ne veut ni entendre la voix ni voir le visage.

Ce n'est pas que n'arrive jusqu'à eux la voix de ses sirènes, que le brillant décor de ses fêtes ne les invite à se mêler à la foule de ceux qui s'amusent, que leur nature, encline au mal comme celle de leurs frères, ne se sente portée de tout son poids vers cette vie riante et séduisante. Mais ils n'oublient pas qu'ils ont reçu l'existence, non pour la dissiper dans le présent, mais afin de la faire valoir pour l'éternité. Alors ils bâillonnent cette voix d'émeute, comme S. Paul ils cravachent leurs corps pour en rester maîtres, suivant le mot énergique de la langue chrétienne ils se mortifient.

Se mortifier ! Avons-nous assez réfléchi aux exigences de ce mot, à une époque où les mots font peur et où l'on met en circulation, même dans l'ascétisme catholique, les expressions édulcorées, à l'usage des manuels de morale purement humaine, de *gouvernement de soi-même* et d'*éducation de la volonté* ? Se mortifier, c'est se donner la mort, c'est donner la mort à cette nature corrompue qui s'insurge contre le devoir, c'est tuer en soi tous les désirs mauvais qui nous jetteraient dans le vice... Mais mort féconde ! car c'est de là que sortira la vie éternelle, comme les moissons

[1] Henri Heine.
[2] C'est la conception païenne de la vie, le *Carpe diem* d'Horace : « Mets à profit le jour présent. »

lèvent et mûrissent des semailles ensevelies et décomposées dans les sillons.

III. — *Application de cette doctrine au chrétien*

Et maintenant, pour conclure cet enseignement de sa parabole, Notre-Seigneur l'applique à ceux qui veulent le servir : « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » C'est bien toute la loi chrétienne du sacrifice aboutissant à la glorification, qui est contenue dans ces dernières paroles.

Le sacrifice : « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. »

Un lamartinien peut n'être qu'un admirateur du rythme, de la cadence, des rêveries d'un Lamartine. Un chrétien est autre chose qu'un philosophe ou un artiste enchanté à la fois par la sublimité et la simplicité de l'Evangile du Christ. Il est un disciple de sa vie, un membre vivant de ce Christ, un autre Christ : *Christianus alter Christus.*

Il lui faut prendre son esprit de renoncement à l'égoïsme sous toutes ses formes, charger sa croix de chaque jour sur ses épaules, emboîter son pas sur le chemin du Calvaire pour être avec son Maître. « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. »

« Là où je suis sera aussi mon serviteur. » Et où donc se trouve Notre-Seigneur ? Dans le luxe, dans la richesse, ou au moins dans une honorable aisance ?

Au moment où il va venir au monde, sa mère et son père nourricier sont si pauvres qu'il n'y a pas place pour eux, même à l'hôtel, qui est pourtant la maison de tous, et que providentiellement il naît dans une cabane en pleine campagne ; vous entendez : dans une étable, sous un de ces hangars construits vaille que vaille pour y mettre à l'abri, la nuit, les animaux. Trente ans sur trente-trois, autant dire toute sa vie, sa maison, ce sont deux pièces contiguës, l'une l'atelier, l'autre la chambre sous le rocher, et il se soumet à la loi commune de gagner son pain à la sueur de son front. Les trois années de son apostolat, il n'a même plus de chez lui, pas où reposer la tête, alors que les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids (Luc., IX, 58 ; Matth., VIII, 20) : il loge à la belle étoile ou dans la demeure hospitalière de Pierre, à Capharnaüm.

Où donc se trouve Notre-Seigneur ? Dans les fêtes, dans les plaisirs, dans les divertissements ?

Sans doute, il assiste aux réjouissances de sa famille, comme au festin des noces à Cana, et il accepte l'invitation à table de ses amis, comme chez Simon ou à Béthanie, et même il désapprouve le rigorisme des disciples de S. Jean-Baptiste qui s'étonnent de la joie des apôtres ; mais s'il bénit de sa présence ces joies et ces fêtes de famille, lui qui maudira la vie mondaine, il mène une existence cachée, hors du tapage des places publiques ; il interdit la voie large des plaisirs qui conduit à la perdition (Matth., VII, 13) ; il lance ses anathèmes contre les villes corrompues de Corozaïn et de Bethsaïde qui n'ont pas fait pénitence.

Où donc se trouve Notre-Seigneur ? Aux premières places, sur le pavois, sur un chemin de gloire qu'il trace au gré de ses mérites et de sa valeur ?

S'il consent sur le tard à l'ovation populaire des Rameaux, c'est sans doute pour que soit plus complète, par le rapprochement des deux cortèges, l'humiliation de sa montée au Golgotha dans l'escorte de haine des soldats et de la foule ; car jusqu'alors il s'est dérobé chaque fois que son auditoire enthousiasmé par son éloquence et par ses miracles a voulu le proclamer roi, il a toujours interdit à ses miraculés de divulguer leur guérison, il s'est fait, jusqu'à leur laver les pieds, l'humble serviteur de ses apôtres, et il n'a eu d'autre volonté que de faire celle de son Père qui l'a envoyé.

Voilà où se trouve Notre-Seigneur : dans le renoncement à tout ce qui fait la joie de vivre selon les mondains, dans le renoncement au bien-être, au plaisir, à la considération.

Mais sacrifice aboutissant à la glorification : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera, » comme est venue pour moi l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié. Et pour ne pas donner de la vie chrétienne une fausse idée, inhumaine et antiévangélique, nous en dirons un jour les béatitudes. Car cette mort à soi-même n'est qu'une étape, la condition de la vie éternelle, comme la mort du grain de blé dans le sillon refermé est la condition de sa résurrection en épi au soleil : « En vérité, en vérité je vous le déclare, si le grain de blé jeté en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte un épi chargé de froment. »

* *

Jugerons-nous trop austère ce langage du Maître ? Ce n'est pourtant ni à ses apôtres, ni même aux Juifs, mais à des païens qu'il s'adressait spécialement ce jour-là.

Ces païens étaient venus trouver l'apôtre Philippe. Ils s'étaient adressés à lui de préférence probablement parce qu'il était du même pays de Bethsaïde en Galilée et qu'ils le connaissaient. Ils lui dirent : « Seigneur, nous voudrions voir Jésus. »

Sans doute un peu gêné d'avoir à présenter à son Maître de pareils compatriotes, Philippe prend conseil de l'apôtre André. Avec son approbation, André lui donne son appui pour cette démarche délicate. De concert, tous deux vont informer Jésus du désir de ces infidèles.

Et c'est alors que Notre-Seigneur, devant les Juifs, mais aussi devant ces païens, a recours à la parabole du grain de froment, qu'il dégage de ce phénomène la loi inéluctable de la mortification, qu'il en fait une condition spéciale pour quiconque veut s'inscrire au nombre de ses disciples.

Si nous nous étonnions de ce langage, ce serait qu'à notre insu nous nous serions installés dans un christianisme facile, confortable, bourgeois, sous l'influence des idées courantes, des idées d'une époque où tout est organisé contre le sacrifice, d'une époque qui redevient païenne par l'unique recherche du plaisir.

Et alors il serait temps de redresser ces idées. Par delà les prescriptions matérielles de jeûne et d'abstinence de ce temps de carême, c'est ce que cherche l'Eglise. Elle veut nous rappeler la loi du sacrifice qui est à la base de toute vie sincèrement chrétienne.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES

LA PÉNITENCE

Mes frères,

Vous avez certainement lu ce matin l'Epître de la messe. Elle est empruntée à Joël, l'un des prophètes de la Loi ancienne.

Environ sept siècles avant Jésus-Christ, le peuple juif, par ses fautes répétées, avait attiré sur lui les châtiments du Seigneur. Des invasions successives de sauterelles avaient ravagé tous les champs et détruit toutes les semailles. Une sécheresse terrible avait pendant plusieurs années augmenté les horreurs de la famine.

Joël alors, sur l'ordre de Dieu, parcourut la Judée, invitant la nation à la pénitence, la menaçant de fléaux plus redoutables encore si elle ne se convertissait, et lui promettant le pardon si elle revenait à Dieu.

C'est cet appel, ce sont ces menaces, c'est cette promesse que l'Eglise, au seuil du Carême, propose aux réflexions de ses enfants, dans le but de les exciter à la pénitence, d'apaiser la colère de Dieu et de conjurer ses vengeances.

Entendons les accents du prophète et méditons-les. Ils nous diront la *nature* et la *nécessité* de la pénitence.

I. — *Nature de la pénitence*

« Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dit le Seigneur ; déchirez vos cœurs et non vos vêtements. » La pénitence, pour être agréée de Dieu, doit être avant tout intérieure et non pas seulement extérieure. Il ne suffit pas qu'elle se manifeste par des pratiques ou des actes ; il faut qu'à ces signes s'ajoute la sincérité, c'est-à-dire la conformité des sentiments intimes.

La véritable conversion, c'est celle du cœur. Où est le siège de tout péché ? Dans nos organes et dans nos sens ? Non point, m. f. Les organes et les sens ne sont que des instruments mis au service de l'âme. Sans le concours de la volonté, le jeu des sens est inconscient, irréfléchi, instinctif. Le siège du péché, c'est donc l'âme et dans l'âme la volonté ou le cœur. N'est-ce pas de lui que proviennent les pensées mauvaises, les homicides, les adultères, les fornications, les faux témoignages, les blasphèmes ? (Matth., XV, 19). N'est-il pas le centre des affections perverses qui engendrent le péché comme des bonnes d'où procède la vertu ? N'est-ce pas la volonté qui fait le mérite ou le démérite de nos actes ?

Puis donc que le cœur est la source du mal, c'est de lui que doit naître le repentir ; puisque c'est lui qui a offensé Dieu, c'est lui qui doit éprouver ce regret salutaire que nous appelons la pénitence. Coupable, qu'il rentre en lui-même, qu'il change ses affections, qu'il brûle ce qu'il adorait et qu'il adore ce qu'il brûlait.

A quoi bon déchirer ses vêtements, je veux dire, donner des marques extérieures de pénitence, si le cœur n'est pas affecté et y demeure étranger ? Caïphe le fit en entendant les soi-disant blasphèmes de Jésus, mais le jugement qu'il prononça n'en fut pas moins inique. Les Pharisiens le faisaient aux jours de grandes douleurs ; ils n'en étaient pas moins des sépulcres blanchis. Sans le brisement intime, les mortifications extérieures, les signes sensibles d'expiation, les démonstrations de repentir ne sont rien que feinte et hypocrisie. Ils peuvent emporter la compassion des fidèles et le pardon du prêtre, ils ne sauraient apaiser la justice de Celui dont le regard pénètre le cœur.

Est-ce à dire que les actes extérieurs de pénitence soient superflus ? Loin de là : ils sont utiles et même nécessaires : utiles pour donner à ceux que l'on a scandalisés par ses fautes la marque de son repentir et pour exciter davantage la douleur de l'âme; nécessaires, parce que le corps coopérant le plus ordinairement aux révoltes de l'âme, il est juste qu'il coopère aussi à leur expiation. Ministre du péché, il doit l'être de la pénitence.

C'est pourquoi le Prophète recommande au peuple de Dieu de se convertir au Seigneur dans les jeûnes, les larmes et les gémissements, c'est-à-dire les austérités du corps, les pleurs et les supplications.

Tous les vrais pénitents ont expié extérieurement leurs fautes. David inondait chaque nuit sa couche de ses pleurs et s'infligeait les rigueurs du jeûne. Les larmes de S. Pierre à la suite de son reniement tracèrent le long de ses jours de longs sillons; S. Paul racheta par de longues souffrances sa haine du nom chrétien ; sainte Madeleine alla ensevelir sa douleur dans la solitude ; et, après eux, sainte Marie Egyptienne, sainte Pélagie, S. Augustin et une foule d'autres se vengèrent sur eux-mêmes des péchés de leur jeunesse par des mortifications dont le seul récit nous fait frémir.

En dehors de cette phalange de pénitents, tous les saints ont pratiqué les austérités de la pénitence : jeûnes longs et rigoureux, macérations de tous les jours et de tous genres, ils ne se sont rien épargné, quoique innocents, pour expier de prétendus crimes.

Et nous qui pouvons nous dire pécheurs, non point par humilité mais en toute vérité, nous, sous prétexte qu'il ne faut pas être le bourreau de son corps, par un souci excessif de notre santé, nous retranchons comme inutile, facultative et outrée toute expiation corporelle. « Ce n'est plus de notre temps, » aimons-nous à dire, et, par ce seul mot, nous abrogeons la loi divine de la pénitence, nous dictons à Dieu d'autres conditions de rentrée en grâce, comme si ce n'était pas au coupable à accepter avec une soumission empressée les conditions de l'offensé.

L'Eglise, qui connaît le caractère impérieux de cette loi et qui veut en faciliter l'accomplissement, avait prescrit le jeûne et l'abstinence à certaines époques et à certains jours de l'année. Mais la diminution de la foi et l'affaiblissement des santés l'ont portée à tempérer les rigueurs de son précepte, au point que la pénitence d'aujourd'hui ne semble plus être qu'un vestige de celle d'autrefois.

Tout au moins devrait-on observer scrupuleusement ce qu'il en reste. Hélas! on s'autorise des adoucissements accordés par l'Eglise pour s'en permettre beaucoup d'autres; on tend à la suppression totale d'une loi qui gêne et scandalise un siècle de jouissance. On admet l'expiation du péché, mais sans pénitence; on veut être pénitent, mais sans en avoir l'esprit et sans en pratiquer les actes.

II. — *Nécessité de la pénitence*

Afin de fléchir le courroux du ciel, le prophète, au nom du Seigneur, appelle toute la nature à la pénitence : « Sonnez de la trompette sur le mont Sion. Ordonnez un jeûne sacré, convoquez l'assemblée, rassemblez le peuple, sanctifiez la communauté, réunissez les vieillards, amenez les enfants, même ceux qui sont à la mamelle... Entre le vestibule et l'autel, que les prêtres pleurent et s'écrient : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple ! »

Ainsi sont convoqués tous les âges et toutes les conditions. La nation tout entière, comme nation, est coupable. Tout entière elle prendra part à l'expiation commune. Nul n'est excepté, pas même ceux que leur âge trop avancé ou trop précoce rend incapables de se rendre compte des motifs de cette cérémonie, pas même ceux que leur innocence semble exempter de toute expiation. Plus grande est la détresse, plus unanime doit être la supplication. Unies aux privations du peuple, les infirmités de la vieillesse et les gémissements de l'enfance toucheront le cœur de Dieu et l'inclineront à la miséricorde en faveur de son peuple.

Un jour, sur la prédication du prophète Jonas, le roi de Ninive, revêtu d'un sac et assis sur la cendre, fit publier dans toute sa capitale un édit portant que les hommes et les animaux eussent à revêtir les livrées de la pénitence, que nul ne devait ni manger ni boire, et que chaque homme eût à se convertir. Le Seigneur fut touché de ce repentir commandé et consenti. Il pardonna à Ninive, et comme le prophète se plaignait de cette miséricorde excessive à ses yeux, il lui fut répondu : « Comment n'épargnerais-je pas la grande cité où il y a plus de cent vingt mille enfants qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche et un grand nombre d'animaux ? »

Voilà donc la puissance de propitiation que possèdent d'innocentes créatures. Que Dieu est bon de pardonner aux coupables en considération des souffrances de petits enfants et d'animaux sans raison! Présentées à l'Eternel par la main des prêtres, ces médiateurs choisis par lui, renforcées des supplications des ministres du Seigneur, quelle efficacité n'auront-elles pas auprès de Dieu !

N'est-ce point cette pensée qui a guidé l'Eglise dans l'institution de la cérémonie des Cendres qui ouvre la sainte Quarantaine? Par la voix de ses prêtres, elle y convie tous ses enfants, les vieillards comme ceux qui n'ont point l'usage de la raison, les puissants comme les humbles de la terre. Elle dépose sur leur front le symbole de leur mortalité et elle les renvoie marqués de ce signe de la pénitence, afin que Dieu, à la vue de son peuple couvert de cendres, apaise sa colère et suspende les coups de sa justice.

Mères de famille, n'omettez point d'amener ou d'envoyer à cette imposante cérémonie même vos jeunes enfants. Vous ne sauriez croire ce que leur innocence a de poids sur le cœur de Dieu. Aujourd'hui où notre pays s'est rendu coupable envers Dieu en tant que nation, aujourd'hui où nous avons tant besoin de réparations pour faire contrepoids à nos iniquités, aujourd'hui où les crimes de Ninive se sont reproduits parmi nous, prenez ces anges de pureté, présentez-les au prêtre pour qu'il répande sur eux la cendre bénite, puis montrez-les à Dieu marqués de ce signe humiliant et en leur nom implorez sa divine miséricorde.

Pour nous, prêtres du Seigneur, notre rôle est d'offrir à Dieu les expiations de son peuple et de faire descendre sur les coupables le pardon du ciel. Témoins attristés et souvent victimes des crimes de la terre, nous gémissons souvent entre le vestibule et l'autel, nous répétons chaque jour le cri d'autrefois : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple! » Après vous avoir prêché la pénitence, nous nous efforçons de vous y inviter par notre attitude et par notre exemple. Interprètes du repentir des hommes, puissions-nous n'être pas seuls à implorer le pardon. Venez nombreux unir vos supplications aux nôtres et que nos pénitences se fortifiant les unes par les autres nous rendent Dieu propice en ce monde et en l'autre. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XV

S. THOMAS D'AQUIN : LA SCIENCE ET LA FOI

Mes frères,

Le Docteur Angélique, dont le Bréviaire proclame qu'il fut le « brillant ornement du monde chrétien et la lumière de l'Eglise, » Thomas d'Aquin, naquit aux débuts du XIIIe siècle, d'une famille aussi riche que puissante. Son père, Landulfe, était seigneur du comté d'Aquin ; sa mère, Theodora, appartenait à la noblesse napolitaine.

I

Ainsi qu'il arrive fréquemment chez les âmes prédestinées, l'enfant, dès ses premières années, donna des signes de ferveur qui permettaient déjà d'augurer de saintes et hautes destinées. Sa dévotion à la T. S. Vierge fut spécialement remarquée.

A l'âge de cinq ans, Thomas dut quitter le manoir paternel pour être élevé au célèbre monastère bénédictin du Mont-Cassin, qui était un rayonnant flambeau pour les lettres et les arts. Agrégé à l'Ordre de St-Benoît en qualité d'oblat, il était destiné, pensaient ses parents, à occuper plus tard quelque charge abbatiale. L'événement trompa leurs prévisions. Thomas, venu à Naples pour des études supérieures, apprit à connaître les Frères Prêcheurs de S. Dominique et résolut de se joindre à eux.

Quand cette nouvelle parvint à sa famille, ce fut chez les membres de celle-ci une explosion de colère. Comment ? Lui, l'héritier d'un grand nom, allait renoncer à tant d'espérances, il oserait déchoir jusqu'à se faire un vulgaire religieux mendiant ? Plutôt que de consentir à ce qu'ils considéraient comme une souillure sur leur écusson, ses frères résolurent d'enlever Thomas, que ses supérieurs venaient d'envoyer à Paris. Ils montèrent à cheval, se saisirent de vive force du voyageur et l'emprisonnèrent au château du Mont Saint-Jean qui était l'un de leurs fiefs.

Là, on s'y prit de toutes manières pour le faire renoncer à son dessein. Comme ni les promesses ni les menaces ni la réclusion prolongée n'y réussissaient, on essaya de le corrompre par les tentations les plus basses. Une créature infâme ayant été introduite dans son cachot, l'adolescent bondit sur une torche enflammée et mit en fuite la malheureuse avec cette arme inattendue. Puis il tomba à genoux devant son crucifix pour remercier le ciel d'avoir protégé sa vertu. La nuit suivante, il eut la récompense de voir, dans un songe, les anges descendre auprès de lui et le ceindre d'un cordon mystérieux, gage de préservation future.

Aucun insuccès ne décourageait l'obstination de ses proches. Une de ses sœurs se rendit, à son tour, à la forteresse, pour prier le jeune religieux de revenir à la vie mondaine. Mais alors la victoire de Thomas fut plus complète que jamais, car non seulement il ne céda point, mais il eut la joie de convaincre sa gracieuse adversaire et de la déterminer à prendre l'habit monastique.

Cependant les jours se succédaient et le captif commençait à trouver que ses désirs étaient bien longuement retardés. Il s'échappa du castel par une fenêtre et, par Naples, se réfugia à Rome. Dans cette ville, il rencontra le Supérieur général des Dominicains, qui le conduisit à Paris pour le mettre à l'école du célèbre docteur Albert le Grand, le premier métaphysicien de son époque.

Dès sa vingt-cinquième année, Frère Thomas avait pu conquérir le titre très envié de docteur en théologie et en philosophie. D'élève, il passa immédiatement maître et vit aussitôt accourir autour de sa chaire des multitudes d'étudiants avides de recevoir ses merveilleuses leçons. C'est à partir de ce moment que son étoile commence à luire sur le monde. Tout en consacrant la plus grande part de ses journées à l'enseignement oral, dont bénéficient immédiatement les auditeurs de son Université, Frère Thomas songe à l'avenir. Une voix secrète — celle de la Providence — lui murmure que ses efforts ne doivent pas produire des résultats limités au perfectionnement de quelques centaines de disciples, mais que sa voix doit se faire entendre jusque dans les siècles les plus reculés. Et le saint, toujours docile aux inspirations d'En-haut, sacrifie ses rares loisirs à écrire ces œuvres qui, depuis sept siècles, font l'admiration du monde et qui serviront de règle à tous les philosophes des temps futurs.

Que l'on ne nous demande pas d'énumérer ici tous ces volumes : ils sont trop nombreux. Contentons-nous d'en signaler quelques-uns parmi les plus célèbres. Il y a d'abord la *Summa Philosophica,* c'est-à-dire le résumé des raisonnements qui par des procédés purement humains et naturels, amènent l'homme à reconnaître l'existence et les attributs de la Divinité. Une fois que le maître a établi la réalité de Dieu, il passe aux révélations que le Seigneur a daigné nous communiquer. Il démontre que ces manifestations célestes sont authentiques et indiscutables, il examine les paroles divines, il en déduit les dogmes infaillibles, il expose les motifs qui corroborent notre foi à la vérité qui vient du ciel, il démontre comment ces réalités supra-naturelles s'harmonisent sans peine avec la logique dont nous sommes doués. C'est l'objet de son livre capital, la *Somme Théologique*, que le Concile de Trente tint en si haute estime qu'il le fit déposer, seul entre les ouvrages humains, sur la table de ses séances, à côté des Evangiles.

Le Souverain Pontife Léon XIII a marqué, dans une Bulle célèbre, l'importance de ce sommaire qui condense toute la doctrine catholique et que l'autorité romaine donne comme guide à quiconque tente de s'initier à la théologie. La *Somme* de

Thomas d'Aquin est encore la règle de tous les maîtres en cette science.

Ce n'est pas tout. Le Docteur Angélique étend le domaine de sa pensée jusque sur les questions qui ne se rapportent à la théologie que d'une façon indirecte. Il écrit le *De regimine Principum,* chef-d'œuvre de haute politique et digne de l'admiration de tous les hommes d'Etat. Je sais bien qu'on a contesté l'authenticité de ce dernier livre. Mais il n'en reste pas moins que, même s'il n'est pas de la main du maître, il reflète fidèlement sa pensée et n'a pu être composé que par l'un de ses élèves les plus exacts.

Il est dit dans la Sainte Ecriture que la science enorgueillit l'homme. Remarque essentiellement psychologique, mais heureusement démentie dans le cas qui nous occupe. Loin de croire à sa valeur personnelle, notre humble Dominicain puise dans la mortification et la prière la source de ses inspirations. C'est auprès du tabernacle qu'il médite les problèmes qu'il devra trancher publiquement tout à l'heure, et c'est parce qu'il s'éclaire au flambeau immortel des réalités immuables qu'il mérite d'entendre le Christ lui dire un jour : « Tu as bien parlé de moi, Thomas. »

A côté de cette attestation venue du ciel, quel témoignage humain ne paraîtrait misérable ? S. Thomas n'a écrit que pour Dieu, il n'a pas voulu d'autre récompense que Dieu lui-même. C'est en vain qu'on lui offrit de le rapprocher de son pays, en lui donnant l'archevêché de Naples. Il voulut mourir comme il avait vécu, en religieux qui a renoncé à tous les avantages d'ici-bas. Malgré les instances de Clément IV, il resta le moine volontairement obscur, mais qui ne refuse jamais son concours à l'œuvre sainte de l'Eglise. Ce fut par obéissance qu'il composa l'office du Saint-Sacrement, que nous récitons à la Fête-Dieu, par obéissance encore qu'il se rendit au concile de Lyon, où le pape Grégoire X l'attendait avec une bien compréhensible impatience.

Mais les décrets divins différaient du désir pontifical. Thomas d'Aquin tomba malade avant de parvenir jusqu'au seuil du concile. Il employa ses derniers jours, qu'il passait sur un grabat d'emprunt, à expliquer le Cantique des Cantiques. Puis il mourut âgé de cinquante ans à peine, et ses restes furent revendiqués par la ville de Toulouse, où son culte est toujours en honneur.

II

Point n'est besoin de rappeler combien la célébrité de S. Thomas d'Aquin s'étend à travers tous les âges et au-dessus de tous les pays. Même la renommée des miracles opérés par son intercession pâlit devant l'éclat fulgurant de la doctrine qu'il nous a léguée. Parmi tous les Docteurs de l'Eglise, il n'y en a point que l'on puisse comparer à lui, car il est le seul qui ait su formuler un exposé complet, lumineux, qui satisfasse pleinement l'esprit. Certes, il n'a rien inventé, pour cette excellente raison que rien n'est plus périlleux que d'inventer en théologie. Notre-Seigneur nous a donné des principes auxquels rien ne saurait être changé, et tout le génie de ses prédicateurs est de mieux les faire comprendre par la masse fidèle. Mais Thomas a apporté dans les textes jusqu'alors obscurs, dans les documents jusqu'alors confus, une extraordinaire lucidité. Il a ouvert des horizons nouveaux à l'interprétation des dogmes intangibles.

L'un des services les plus éminents qu'il ait, entre tant d'autres, rendus à notre sainte religion, c'est la démonstration qu'il a faite de l'accord facile, de l'accord nécessaire entre la science et la foi. On croirait que, sept cents ans à l'avance, le grand Docteur avait prévu cette objection moderne que la religion est une affaire de sentiment, que l'Etre suprême est inconnaissable, que tout est relatif ici-bas. C'est contre cette idée fausse qu'il s'élève dans tout le cours de son œuvre.

Les connaissances humaines ne peuvent jamais être en contradiction avec la révélation, parce que les unes comme l'autre procèdent de la même Sagesse increée et créatrice. S'il y a des oppositions apparentes, elles tiennent simplement à ce que nos investigations d'ordre naturel ont été insuffisamment poussées. Il ne s'agit que de savoir attendre patiemment. Un nouveau progrès de ces sciences dont nous sommes si vainement fiers, nous amènera tôt ou tard à reconnaître que les hypothèses opposées au dogme étaient hasardeuses et dénuées de fondements. Ne l'a-t-on pas vu cent fois depuis un siècle ?

Dieu, qui est ordre et harmonie, ne peut pas avoir fondé sa création sur des plans qui se détruisent mutuellement. Il nous a livré la connaissance immédiate de certaines réalités physiques ; il s'est réservé le secret de certaines autres vérités qui concernent l'état futur de nos âmes ou les attributs dont il jouit. Du fait que notre intelligence bornée ne parvient pas à percer les mystères dont il s'enveloppe, nous n'avons pas le droit de conclure que ces choses incompréhensibles sont contraires à notre raison. Par cela même qu'il nous affirme sa Trinité, l'Incarnation de son Verbe, la Rédemption du genre humain, et bien d'autres choses dont nous ne pouvons nous faire qu'une faible idée, le Seigneur a le droit d'être cru sur parole, parce que, Science souveraine, il ne saurait s'égarer et parce que, Vérité infaillible, il ne peut absolument pas nous tromper.

N'est-il pas vrai, d'ailleurs, que plus on approfondit ces questions de l'au-delà, qui ne sont troublantes que pour les âmes ignorantes, plus on s'aperçoit de leur possibilité et de la légitimité des solutions fournies par le magistère de l'Eglise ? « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup y ramène, » disait Pascal. Et Pasteur, au siècle dernier, lui faisait écho en affirmant : « C'est parce que j'ai étudié beaucoup que j'ai la foi du charbonnier ; si j'avais étudié davantage, j'aurais la foi de la charbonnière. » Rien de plus exact ni de plus profond.

Lorsqu'il commence à pénétrer dans le sanctuaire des sciences, l'homme devient semblable à un enfant ébloui devant des merveilles insoupçonnées. Il se croit le maître de tant de trésors intellectuels, parce qu'il a découvert qu'ils existent. Puis, peu à peu, l'accoutumance produit ses effets et, la première ivresse dissipée, le bon sens reprend tous ses droits. On se rend compte alors que le suprême degré de la science consiste à se rendre compte que l'on ne connaît pas grand'chose et que, pour dix énigmes résolues, il en reste dix mille autres impénétrables. On est ainsi amené tout naturellement à rendre hommage au Créateur de toutes choses, qui, lui, avait su prévoir toutes les difficultés et les résoudre par un acte de volonté émané de lui. Quand on est parvenu à ce point, il n'y a plus d'antinomies insolubles, mais il y a au contraire une évidence, une certitude : celle que le Créateur de l'univers a agi suivant une méthode logique, rigoureuse, que nous arrivons à pénétrer en partie en ce monde et dont le reste nous sera expliqué plus ou moins, suivant nos mérites, dans l'autre vie dont l'existence présente n'est que la préparation et le prélude.

A cette théorie on opposera sans doute que la doctrine du Docteur Angélique, que nous préconisons aujourd'hui, a subi les atteintes du temps. Et je n'éprouve aucune gêne à reconnaître que, en effet, sur quelques points de détail, elle a dû être retouchée pour être maintenue en harmonie avec ce que notre volonté appelle « les découvertes modernes. » Mais cette constatation elle-même vient à l'appui de notre thèse. Le fait que, parmi toutes les révolutions qui ont modifié le monde physique, politique et intellectuel depuis sept cents ans, la théorie de Thomas d'Aquin est seule restée debout et a pu être adaptée, grâce à quelques nuances absolument secondaires, aux besoins des temps nouveaux comme aux nécessités des époques anciennes, démontre qu'elle est vraie dans son essence et que (répétons-le encore, car c'est la grande leçon à retenir) elle correspond substantiellement à la vérité.

Ceci admis, et il me semble que ce n'est pas difficile, une seule ligne de conduite reste à suivre. Pour mieux connaître notre religion, pour mieux pratiquer ses règles de vie, appliquons-nous à étudier les principes qui la dominent. C'est par les motifs de crédibilité que l'on parvient à la foi. C'est par l'étude que l'on découvre ces motifs.

AUX ENFANTS DE MARIE

XCVIII

LA DÉVOTION A S. JOSEPH

Si on ne se lasse pas de prier la Sainte Vierge, n'est-ce pas la même confiance qui nous ramène à l'autel de S. Joseph ? De fait, après la Sainte Vierge, aucun saint ne s'est approché de Jésus-Christ comme ce glorieux patriarche.

I

De S. Joseph l'histoire ne dit à peu près rien : dix ou douze lignes dans l'Evangile, où pas une parole n'est rapportée de lui, et c'est tout. Cependant, malgré l'obscurité qui l'enveloppe, la vie de S. Joseph a été si élevée, si grave, si douce ! En l'étudiant avec une âme attentive, on s'aperçoit que plus on y regarde plus on y découvre, et plus ce que l'on y découvre est digne d'admiration. Au commencement c'est une teinte à peine éclairée ; puis, à mesure que l'on pénètre, c'est une grandeur qui va en grandissant. Les fatigues, la souffrance, les contradictions, le mépris en forment tout le tissu et jettent sur l'existence de S. Joseph, si merveilleusement soumise aux desseins de la divine Providence, un éclat incomparable.

D'un mot l'Evangile met en lumière ce qu'il y avait d'essentiel et d'éminemment beau en S. Joseph, mais ce mot fait jaillir la louange parfaite : « Il était juste. *Erat vir justus.* » Et c'est pour cela que Dieu lui donna de tenir une telle place dans la Sainte Famille, c'est-à-dire d'être à la fois l'époux de la T. S. Vierge et le père, le protecteur de l'Enfant Jésus. Il est, par sa naissance, de race royale, de la famille de David ; malgré tout, il habite la pauvre petite cité de Nazareth, si petite et si pauvre qu'on disait : « Est-ce que rien de bon peut jamais venir de Nazareth ? » Mais, sous cet humble toit où S. Joseph manie le rabot du matin au soir, quelle grandeur ! S. Joseph est l'époux de Marie, vierge comme elle, à lui elle doit déférence et soumission ; il est l'époux de la créature qui renferme toutes les merveilles éparses dans le reste de l'univers, la plus pure et la plus sainte des vierges. S. Joseph est le père et le protecteur de l'Enfant Jésus. Le pape commande au nom de Dieu, mais à des hommes et à des hommes mortels ; S. Joseph exerce son autorité sur Dieu en personne, orné lui-même de toutes les splendeurs de la vertu et « comme tout enveloppé des ombres de la divinité. »

II

Quelle grandeur ! Mais aussi quel modèle ! La piété envers les saints peut prendre des formes diverses, et il appartient à chacun de suivre ici l'inspiration de la grâce. Toutefois, avec la prière, il n'est pas de forme de piété plus sûre que l'imitation des vertus dont les saints nous ont donné l'exemple. Or quelle richesse de choix la vie de S. Joseph ne fournit-elle pas !

Modèle d'humilité. Ame pure, élevée, sa vie si calme, si recueillie, si effacée se concentre en elle-même loin de tous les bruits du monde, pour se cacher en Dieu, dont la pensée est continuelle à son esprit : il est l'humble par excellence. Et nous, nous voulons qu'on nous voie, qu'on nous remarque, qu'on nous admire : paraître, briller, attirer l'attention, c'est notre préoccupation première, pour montrer non pas ce que nous sommes, mais ce que nous ne sommes pas, ce que nous avons l'apparence d'être. Nous ne vivons que de men-

songe. La vraie piété, au contraire, doit toujours être modeste ; qu'on l'approuve ou qu'on la blâme, peu importe, elle n'a d'autre désir que de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté.

Modèle d'abnégation. S. Joseph reste constamment soumis à la Providence, dont il accepte les desseins sans murmure. Malgré toutes les inquiétudes et toutes les angoisses, jusque dans l'exil et jusqu'à la fin, il fait preuve de la fidélité la plus éprouvée. A son exemple il faut savoir nous accommoder des circonstances qui ne sont pas de notre goût, des exigences de ceux avec lesquels nous vivons, accepter bien des menus sacrifices, supporter la vie avec tout ce qu'elle offre d'incertain et quand tout va à l'encontre de nos désirs.

Modèle de travail surnaturel. Depuis le péché, la terre par elle-même ne produit plus que des ronces et des épines et il faut que l'homme mange à la sueur de son front son pain de chaque jour. S. Joseph se consacrera à un humble et obscur labeur, maniant le rabot et la scie, et il portera tout le poids de la fatigue, pour donner à la plus sainte des familles la nourriture et le vêtement. Si nous sommes de condition ouvrière, enfants de cultivateurs ou attachés à un métier, ne nous plaignons pas, mais acceptons notre tâche avec la même volonté, le même courage, la même pensée surnaturelle que S. Joseph, les yeux levés vers le ciel et ses espérances, assurés de trouver là-haut la juste récompense de nos efforts.

* *

« Les règles de la liturgie, dit Mgr Gay, prescrivent que l'Eucharistie conservée dans nos tabernacles réside dans un ciboire d'or ou d'argent et que ce ciboire lui-même soit recouvert d'un voile de soie. Dans le mystère du Verbe incarné, l'hostie consacrée c'est Jésus, le ciboire c'est Marie, le voile c'est S. Joseph. Comme le ciboire n'est que pour l'hostie, le voile non plus n'est que pour l'hostie et le ciboire ; de même Marie ne vivait que pour Jésus ; de même S. Joseph ne vivait que pour Jésus et Marie [1]. » Que ce soit là aussi notre plus cher désir !

[1] *Conférences aux Mères chrétiennes*, p. 420.

LES FÊTES DE L'EGLISE

XXIV

L'HISTOIRE DU CARÊME

Nous sommes tous convaincus que nous sommes coupables, et donc que nous avons besoin de faire pénitence. Mais nous n'en aurions jamais trouvé le moyen ni l'heure, si l'Eglise ne nous avait assigné un temps déterminé pour l'expiation : le temps du Carême. Le Carême est ainsi un grand bienfait de sa sollicitude maternelle, et ce bienfait s'étend à tous, même aux incroyants, qui, s'ils n'accomplissent pas les prescriptions de l'Eglise, en recueillent au moins de graves et salutaires pensées.

I

On fait pénitence en Carême par le jeûne et l'abstinence.

Les Pères ont fait remarquer que le précepte que Dieu a imposé à Adam au Paradis terrestre était un précepte d'abstinence : « Le jour où tu mangeras le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, tu mourras. » (Gen., II, 17). Les premiers hommes ne mangeaient point de la chair des animaux. Dieu ne le permit qu'à Noé, qui cultiva la terre et planta la vigne. (Gen., IX, 2, 20). Les forces humaines commençaient sans doute à diminuer. Dieu y pourvut en livrant aux hommes les animaux de la terre, les oiseaux de l'air et les poissons des eaux.

C'est donc par condescendance que Dieu accorda à l'homme de se nourrir de la chair des animaux. Aussi « la privation de la viande avec les adoucissements que l'Eglise y a consentis, dit Dom Guéranger, est-elle demeurée comme essentielle à la notion du jeûne. Durant un grand nombre de siècles, — comme aujourd'hui encore dans les Eglises d'Orient, — les œufs et tous les laitages demeurent interdits parce qu'ils proviennent de substances animales. Ils ne sont même permis aujourd'hui dans les Eglises latines qu'en vertu d'une dispense annuelle et plus ou moins générale [1]. »

Le jeûne nous apparaît, dans la tradition universelle, comme un mode d'expiation et de purification. Moïse monte sur le Sinaï et il y demeure quarante jours et quarante nuits, ne mangeant pas de pain et ne buvant pas d'eau. (Deut., IX, 9). David jeûne pour obtenir la vie du fils de Bethsabée ; Elie, Judith, Esther, Daniel, les Ninivites jeûnent. La pratique du jeûne est commune chez les Juifs avant la venue de Jésus-Christ. Le jour où ils jeûnent, ils ne font qu'un seul repas, et seulement au coucher du soleil. Les Pharisiens jeûnent avec ostentation, ils s'en font gloire et veulent que le peuple remarque qu'ils jeûnent, ce qui leur attire ce jugement sévère de Jésus-Christ : « Ils ont été vus des hommes, et ils ont donc reçu leur récompense. »

Jésus commence sa vie publique par un jeûne de quarante jours dans une solitude austère d'où il domine Jéricho, la plaine du Jourdain et les contrées désolées de la Mer Morte. Il nous apprend ainsi, et les saints ont recueilli cet enseignement, que toute grande œuvre se fonde sur le jeûne et sur le sacrifice. Mais quand ses disciples l'accompagnent, il ne veut pas qu'ils jeûnent. Les disciples de Jean s'en scandalisent et un jour, s'approchant de lui, ils lui disent : « Pourquoi, tandis que les Pharisiens et nous jeûnons souvent, vos disciples ne jeûnent-ils pas ? »

Jésus leur répond, témoignant son adorable bonté et montrant quel est l'esprit nouveau qui inspire sa doctrine : « Les amis de l'Epoux peuvent-ils s'attrister, pendant que l'Epoux est avec eux ? Mais viendront des jours où l'Epoux leur sera enlevé et alors ils jeûneront. » (Matth., IX, 14-18).

Il est là, il les laisse tout à leur joie de le voir, de converser avec lui : temps heureux qu'ils regretteront toujours. Mais « quand il leur sera enlevé, ils jeûneront. » L'Eglise, dès son origine, jeûne le vendredi, car les jours de deuil sont venus et elle honore ainsi le jour où l'Epoux fut crucifié et mourut.

[1] *Année liturgique, Carême.*

Le jeûne de l'Église est donc d'institution apostolique. Les Apôtres ordonnèrent de plus que la fête de Pâques serait précédée d'un jeûne universel, et comme le Sauveur avait jeûné quarante jours, ils fixèrent à quarante jours la durée de ce jeûne. C'est notre Carême. Ainsi l'atteste la tradition représentée par S. Jérôme, S. Léon le Grand, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Isidore de Séville.

II

Les chrétiens gardèrent l'habitude juive de ne faire qu'un repas au coucher du soleil, les jours de jeûne. Puis ce repas se fit, au IXe siècle, à l'heure de None, à trois heures du soir ; enfin on avança l'heure des Vêpres, qui se chantaient au moment du coucher du soleil ; on les chanta avant midi, pour permettre de faire le repas plus tôt. Cet usage prévalut au XIIIe siècle.

C'est dans les monastères surtout qu'on observait le mieux le jeûne, mais les religieux trouvèrent qu'il y avait un temps considérable depuis le repas du jour jusqu'au midi du lendemain, d'autant que le jeûne du Carême coïncidait avec le temps des plus durs travaux. Les abbés bénédictins permirent alors aux religieux de boire un peu de vin sur le soir avant Complies, au moment où se faisait la lecture des célèbres *Collationes* ou Conférences de Cassien. De là le nom de « collation » donné à cet adoucissement du jeûne. On y ajouta bientôt un léger morceau de pain, mais jamais la collation ne devait prendre les proportions d'un repas. Ainsi, par la force des choses et la nécessité, le jeûne reculait peu à peu. Puis l'usage des laitages s'introduisit. Les Papes maintinrent tant qu'ils purent, ne cédant que pied à pied devant la coutume contraire, mais ils furent débordés. Les dispenses de l'abstinence se multipliaient. Alors Benoît XIV, en 1745, renouvela l'antique défense de servir sur la même table de la viande et du poisson aux jours de jeûne.

Peu auparavant, en 1741, par une Encyclique, il avait blâmé sévèrement le relâchement des chrétiens et rappelé la nécessité de la pénitence, d'après l'enseignement même de Jésus-Christ :

« L'observance du Carême, disait-il, est le lien de notre milice. C'est par elle que nous nous distinguons des ennemis de la croix de Jésus-Christ, par elle que nous détournons les fléaux de la divine colère, par elle que, protégés du secours céleste durant le jour, nous nous fortifions contre le prince des ténèbres. Si cette observance se relâche, c'est au détriment de la gloire de Dieu, c'est au déshonneur de la religion catholique, c'est au péril des âmes chrétiennes ; et l'on ne doit pas douter que cette négligence ne devienne une source de malheurs pour les peuples, de désastres dans les affaires publiques et d'infortunes pour les particuliers [1]. »

Longtemps les Papes avaient été écoutés et les peuples considéraient que seul le Souverain Pontife pouvait les délier de la loi générale du Carême. La Réforme vint qui s'insurgea contre l'autorité pontificale et la diminua, la réduisit, pour le malheur des peuples. Le temps n'était plus où l'Église instituait la « trêve de Dieu » dans toute l'Europe et arrêtait ainsi l'effusion du sang.

Mais personne de nous n'est dispensé de faire pénitence. La pénitence, c'est la grande loi nécessaire qui répare tout, qui équilibre tout. Quand Jésus est descendu de la Montagne de la Quarantaine, il se met aussitôt à prêcher en Galilée. Or que dit-il aux peuples qui accourent à sa suite ? Il leur dit : « Faites pénitence, car le royaume des cieux approche. » (Matth., IV, 17). Ceux-là seuls entreront au ciel qui feront pénitence. Et combien la pénitence est plus facile à accomplir sur terre, où tout est miséricorde, qu'au Purgatoire, où tout est rigueur et justice !

III

Nous allons revivre pendant le Carême le drame divin du Calvaire. Jésus revient de Pérée, peu de semaines avant sa Passion. Il traverse le Jourdain et se dirige vers Jérusalem. Les disciples sont effrayés de cette brusque décision par laquelle il se livre à ses ennemis. Jésus marche seul devant eux. A un moment donné, il les appelle et leur dit sans détour : « Voilà que nous montons à Jérusalem et bientôt seront accomplies toutes les choses que les Prophètes ont annoncées du Fils de l'Homme. Il sera livré aux princes des Prêtres et aux Scribes ; ils le condamneront à mort et le mettront aux mains des Gentils. Il sera moqué, insulté ; on lui crachera au visage. Après l'avoir flagellé on le crucifiera et le troisième jour il ressuscitera. » (Luc, XVIII, 31-33). Nous suivrons, nous méditerons toutes ces scènes douloureuses. Nous irons avec résolution, comme le Sauveur, dans la voie de la pénitence, afin d'être sauvés, car Jésus a dit : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. » (Luc, XIII, 3).

Or nous ne voulons pas mourir éternellement. Puisque la pénitence nous sauve nous ferons pénitence. Nous observerons les prescriptions de l'Église, nous accepterons toutes les peines, tous les travaux, toutes les épreuves que Dieu nous enverra pendant ce Carême ; nous les recevrons joyeusement, pour expier nos péchés, pour rétablir l'équilibre qui a été rompu par nos fautes trop lourdes, et si nous nous sentons faiblir quelquefois, nous regarderons Jésus qui marche devant nous, qui va souffrir pour nous et qui le fait généreusement, avec un amour immense que nous n'avons pas su reconnaître.

Faisons pénitence avec l'Église, selon l'esprit de l'Église, en suivant les exercices et les offices de l'Église. Il y a beaucoup de relâchement dans les idées et dans les pratiques, parce que chacun va de son côté et se désintéresse des autres fidèles, en sorte que ce sont seulement des prières isolées qui montent vers le ciel, si tant est que ces prières se fassent. Si nous prions seuls, nos prières individualistes, égoïstes sont sans élan, sans l'effort commun qui les soutienne. Assistons à la prière publique, à la prière faite en commun, qui monte vers Dieu des âmes encouragées par l'exemple, stimulées par la charité. Ces prières-là ont des ailes, les autres retombent lourdement.

Ne nous endormons pas dans une fausse sécurité. Sommes-nous bien assurés que nos péchés nous soient pardonnés ? Réglons cette grave question de laquelle dépend notre salut. C'est surtout pour le faire que « nous montons à Jérusalem. » Nous y accompagnerons Jésus de Gethsémani au Calvaire ; nous prierons, nous ferons pénitence avec tout notre cœur, et, au sortir de ce Carême, notre âme pleine d'une sainte joie sera rapprochée du ciel.

---

[1] Constitution *Non ambigimus*.

XXV

SAINT JOSEPH

Il y a comme une affinité spirituelle entre l'ange Gabriel et S. Joseph. Tous deux furent les confidents de Dieu touchant le grand mystère divin, l'un au ciel, l'autre sur terre.

I

Au Fils de Dieu devenu homme, il fallait une mère, à cette mère, un protecteur, un gardien ; à l'Enfant Jésus un défenseur, un père adoptif. Ce protecteur, ce père adoptif fut S. Joseph. Dieu le choisit entre tous. Il jeta les yeux sur l'univers entier, il chercha l'homme le plus digne d'être le dépositaire de ses secrets, le plus dévoué, le plus discret ; l'âme la plus pure, l'esprit le plus élevé, le cœur le plus aimant, et le découvrit en S. Joseph. Il le prépara à sa mission par des moyens que nous ignorons, car les Evangiles n'en disent rien ; mais il le pourvut de toutes les qualités, de toutes les vertus nécessaires à celui que Marie appellerait : « Mon époux » et Jésus : « Mon père. »

Il était de la maison et de la famille de David, comme la Sainte Vierge, et il était né à Bethléem. Dans ce pays où l'on gardait avec soin les généalogies, surtout celle de David, on n'ignorait point son illustre origine ; mais la race de David ne régnait plus, c'était une race déchue qui n'avait pas même gardé l'auréole du malheur. Joseph n'était pas un prétendant, il acceptait et il aimait la volonté de Dieu qui le condamnait à l'humilité. Pauvre des biens de ce monde, il ne les recherchait point et se plaisait dans sa pauvreté, la pauvreté honorable de l'ouvrier qui gagne sa vie à la sueur de son front et qui trouve dans ses bras les ressources qu'il faut pour accomplir aussi les œuvres de charité. C'était l'ouvrier bon, honnête et généreux.

Surtout c'était la vertu même. Plusieurs Pères ont pensé qu'il avait été purifié du péché originel avant sa naissance et qu'il avait fait vœu de virginité. Il connaissait Marie qui était sa parente plus jeune, et peut-être vint-il la visiter au Temple quand elle y était élevée comme orpheline. Une légende touchante, qui a certainement un fond historique, raconte que le conseil de famille se réunit pour donner un époux à Marie orpheline qui avait grandi. Les prétendants ne manquèrent pas et le grand-prêtre leur commanda de placer chacun un rameau dans le Saint des Saints. Celui dont le rameau fleurirait comme la verge d'Aaron serait l'époux de la Vierge. Aucun rameau ne fleurit : Joseph n'avait pas apporté le sien. On l'obligea à concourir et on renouvela l'épreuve. Ce fut son rameau qui fleurit. Il épousa Marie. Raphaël a peint dans l'un de ses plus beaux tableaux le mariage de la Sainte Vierge. On y voit dans un coin un des prétendants qui brise sur son genou la branche infidèle qui a trahi ses vœux. On dit qu'il entra dans cette communauté qui a donné naissance à l'Ordre du Carmel.

Ce mariage réjouit le ciel qui demeurait attentif à l'accomplissement des desseins de Dieu. On y admirait comment Dieu avait donné à la Vierge, à la Reine des Anges, un époux digne d'elle, pur comme elle, attentif à veiller sur elle comme son ange gardien. Ils s'aimaient comme s'aiment les anges, d'un amour céleste, profond, virginal. Jamais la terre n'avait offert un spectacle aussi beau, aussi saint, aussi ravissant. C'était le ciel transporté sur la terre et les esprits célestes ne se lassaient point de le contempler.

C'était même plus beau que le ciel des anges, puisque Marie était au-dessus des Séraphins.

S. Joseph emmena à Nazareth sa jeune épouse, qui y possédait peut-être quelque humble bien de famille et il la nourrit de son travail. Ce n'est pas un vieillard, comme on l'a dit, mais un ouvrier dans la force de l'âge, ouvrier fidèle, habile, expérimenté, connu partout parce qu'il a travaillé partout, charpentier remarquable, accueilli dans toutes les corporations ouvrières, nombreuses alors, jouissant d'une juste renommée dans tous les ports du lac de Génésareth. Mais maintenant il se confine à Nazareth, auprès de Marie dont le ciel lui a confié la garde. On ne saurait redire le charme, la piété, le bonheur, les vertus de leur doux intérieur, parce que nul langage humain ne peut exprimer les choses surnaturelles, la beauté de leurs âmes, leurs célestes entretiens.

II

Cependant une grande douleur vint bouleverser le cœur de S. Joseph. Dieu ne lui avait pas encore confié la plénitude de ses desseins, et Marie ne lui avait point, par discrétion, raconté la visite de l'ange Gabriel. Elle ne s'en croyait pas le droit et laissait le ciel agir. Tout après le départ de l'ange, elle se rend à Aïn-Karem, chez sa cousine Elisabeth. On peut penser que S. Joseph l'accompagne, puis s'en revient. Elle y demeure trois mois, et quand il l'a ramenée à Nazareth, il découvre en elle un changement extérieur qui le trouble. Il la connaît trop bien pour éprouver le moindre soupçon : elle si pure, irréprochable, elle dont la seule présence faisait fuir les mauvaises pensées et sanctifiait tout autour d'elle, il savait bien que c'était un ange sous une livrée mortelle. Il se trouvait donc en face d'un mystère profond dont il ne comprenait rien. Dans sa pensée, elle était donc hors de cause. C'était donc lui qui s'était rendu indigne de sa mission, indigne de la confiance divine, parce que Dieu ne lui avait rien révélé. « Il était juste, » dit S. Matthieu, par conséquent humble, réservé, plein d'amour et de respect pour elle, qu'il savait parfaite et agréable à Dieu. Il s'accusait de n'avoir pas gardé fidèlement le trésor qu'il avait reçu ; il se sentait sous le coup de la disgrâce divine. Il en ignorait la cause, mais il se croyait coupable. Il résolut donc de se séparer d'elle, mais sans mettre le public dans le secret de sa douleur.

Quitter Marie, le bonheur et le ciel de sa vie, ne plus jouir de sa douce présence, ne plus entendre ses paroles qui inondaient de joie son âme, ne plus la voir prier, travailler auprès de lui, cette seule pensée le remplissait d'une indicible tristesse. Dieu eut pitié de lui : l'épreuve était trop dure pour son bon et fidèle serviteur. Il lui envoya un ange qui lui dit dans un songe : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils que tu appelleras Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés. »

C'était l'accomplissement, dit l'Evangéliste, de la prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils qu'on nommera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » (Matth., I, 19-23).

La voilà donc, la confidence suprême qu'il attendait et qui lui paraissait refusée. Le ciel, fermé pour

lui, s'était enfin ouvert ; il avait vu le mystère, et rien ne saurait redire son immense bonheur. Tout était clair maintenant dans sa vie. C'est lui qui donnerait à l'enfant son nom, le nom de Jésus, privilège réservé au père. Il serait donc le père adoptif du Sauveur. Il pouvait désormais braver toutes les traverses, toutes les difficultés, tous les revers.

Bientôt il conduit Marie à Bethléem, pour s'y faire inscrire avec elle sur les registres publics. Les hôtelleries sont pleines, ils sont sans abri, mais Joseph, l'enfant de Bethléem, en connaît tous les sites : il découvre la grotte, où la Vierge met au monde l'Enfant Jésus. Il entre dans son rôle de père adoptif, il songe à tout, pourvoit à tout, les yeux fixés sur la crèche où les bergers et les mages viennent adorer l'Enfant, et l'oreille tendue aussi du côté du ciel. Hérode menace de faire mourir l'Enfant Jésus ; l'ange réveille pendant la nuit Joseph qui prend l'Enfant et sa mère et les conduit en Egypte. Quand Hérode est mort, l'ange lui apparaît de nouveau pour lui dire de retourner avec Jésus et Marie dans la terre d'Israël, et, toujours docile et dévoué, il revient à Nazareth. Tous les événements gravitent autour de S. Joseph, qui les écarte ou les conduit, avec une sagesse, une activité, une force de caractère et une prudence admirables. Lui, l'homme modeste, contemplatif, qui s'efface toujours, se montre quand le ciel commande. Il est l'homme d'action sans rival, l'homme de décision, l'homme qui se met en avant, l'homme clairvoyant et résolu, qui montre la voie, rassure, agit et marche.

Ils sont enfin rentrés à Nazareth, où le temps sans doute a fait son œuvre. Il faut peut-être relever la maison lézardée, sûrement procurer du pain à Jésus et à sa mère ; il reprend ses outils, se remet au travail, répare toutes les brèches, remet en honneur cette chambre où l'ange Gabriel est venu apporter le message divin. Il fait toutes choses joyeusement, parce que Dieu est avec lui et qu'il fait l'œuvre du ciel.

Les années qui suivirent furent bien douces. L'Enfant grandissait, « il croissait en sagesse, en âge et en grâce ; » chacun l'admirait et l'aimait, un attrait surnaturel rayonnait de sa personne qui faisait accourir les âmes pures, surtout les âmes d'enfants. On disait : « C'est le fils de Joseph. » et Joseph jouissait d'une telle réputation d'intégrité et de vertu que c'était pour Jésus un titre d'honneur.

Dieu ne veut pas que l'on soit pleinement heureux sur terre ; c'est pourquoi il permit alors que, dans leur voyage annuel à Jérusalem, l'Enfant se perdît, laissant Marie et Joseph plongés pendant trois jours dans la plus profonde désolation. Ce n'était qu'une épreuve, mais combien douloureuse ! Enfin ils le retrouvent au Temple, « écoutant et interrogeant les docteurs ravis de sa prudence et de ses réponses. » Marie lui fait un doux reproche : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Voyez, votre père et moi nous vous cherchions pleins d'inquiétude. »

« Votre père ! » combien ce nom prononcé par sa céleste épouse fut doux au cœur de Joseph ! C'était Marie elle-même qui lui rendait témoignage qu'il s'était acquitté avec autant d'amour que de zèle de ses fonctions de paternité.

« Et Jésus descendit avec eux à Nazareth, et il leur était soumis. » (Luc, II, 51).

Ces paroles jettent un jour heureux sur ce céleste intérieur. « Marie médite sur tout cela dans son cœur. » Joseph jouit de son bonheur, Jésus l'aide dans son travail, et le Fils de Dieu se soumet à l'humble ouvrier. Un jour cependant, il y eut une grande tristesse dans la maison. Joseph, épuisé par le travail, se mourait. Jésus, devenu un jeune homme, le remerciait de son amour, de son zèle pour l'élever. Marie lui faisait de douloureux adieux et le patriarche les bénissait, les enveloppait de son regard affectueux. Et, les yeux levés au ciel où ils se retrouveraient un jour, il rendit le dernier soupir.

DOUZE CHEMINS DE CROIX

VII

En face de la course effrénée aux richesses

Après l'impiété, l'oubli ou la négation de Dieu, la grande plaie de notre époque, la grande cause de perdition pour les âmes est la rage avec laquelle la masse des hommes courent après la richesse et ne vivent plus que pour cela.

Faisons ce soir notre Chemin de croix, à la suite de Jésus, pour nous préserver ou nous guérir de cette folie.

PREMIERE STATION

JÉSUS LIVRÉ PAR JUDAS

Parmi toutes les passions humaines, l'attache aux biens de la terre, à l'or, est une des plus redoutables et des plus fortes. Aujourd'hui c'est cette puissance qui mène l'humanité, qui décide de la paix et de la guerre, qui prépare des catastrophes.

Au temps de Jésus, cette passion poussa Judas, un apôtre, un nouveau prêtre, un premier communiant, à livrer son divin Maître pour trente deniers, le jour de son ordination et de sa première communion. Et depuis, combien cette passion a fait de Judas ! Combien elle en fait encore aujourd'hui ! Combien de malheureux vendent leur Dieu, leur âme, leur ciel pour des intérêts matériels, pour une place, pour un avantage temporel !

Et nous, sommes-nous sûrs de ne pas nous laisser prendre par une pareille tentation ? O mon Dieu, gardez-nous d'une semblable faiblesse, d'une pareille folie.

DEUXIEME STATION

LA CROIX QU'ON TROUVE DANS LA RICHESSE

La croix qu'on mit sur les épaules de Jésus était bien pesante, mais celle dont se chargent les adorateurs de la richesse est plus lourde encore. Celle de Jésus le conduisit à la mort, c'est vrai, mais par la mort à la gloire ; celle que choisissent les avares leur procure peut-être quelque gloriole, mais elle les mène à la misère, à la honte et à la mort éternelles. La croix de Jésus lui pesa sur les épaules pendant une heure ; celle que prennent les esclaves de la passion des richesses leur pèse pendant toute la vie. Combien il faut de calculs, de soucis, d'ennuis, de difficultés, de démarches, de travail pour acquérir, conserver, administrer sa petite, à plus forte raison sa grosse fortune ! Et après que la fortune est acquise, combien, au lieu de s'en servir, en sont les serviteurs et même les esclaves ! Leur fortune est bien leur croix.

TROISIEME STATION

PREMIÈRE CHUTE

Le poids de la croix fit tomber Jésus la face contre terre une première fois, presque au sortir de la cour du prétoire. Pour les âmes en route vers le ciel

la possession des biens de la terre et l'attache à ces biens sont souvent et bien vite la cause de chutes graves, de gros mensonges, d'indélicatesses, de tromperies et même de vols bien caractérisés. Déjà par elle-même la montée au ciel est rude, semée d'obstacles. L'ascension est donc pénible. Mais que sera-ce si, pour la faire, on a encore sur les épaules le lourd fardeau de richesses superflues, qu'on veut encore sans cesse travailler à accroître ?

Bien fou celui qui, pour gravir une montagne escarpée, se charge de grosses pierres et en ajoute sans cesse de nouvelles aux premières. Hélas ! combien il en est qui sont atteints de cette folie sur le chemin de la vie ! Aussi combien tombent ! N'est-ce pas nous ?

QUATRIEME STATION

LA VIERGE SUR LE CHEMIN

Marie fut bien attristée en voyant son divin Fils monter au Calvaire dans l'état lamentable où il se trouvait.

Combien elle doit être attristée aussi en voyant ses enfants bien-aimés avides des faux biens d'ici-bas, enchaînés et traînés par une passion tyrannique qui veut qu'on lui sacrifie tout :. son repos, son honneur, sa conscience, sa santé, sa vie et même son âme et son éternité ! Hélas ! eux aussi s'en vont à la mort, comme Jésus, mais à la mort éternelle.

O Marie, qui avez vécu et qui êtes morte pauvre, ayez pitié de ces malheureux ; trouvez-vous de temps en temps sur leur chemin pour leur montrer le ciel vers lequel ils devraient monter au lieu de se courber uniquement vers la terre.

CINQUIEME STATION

LE CYRÉNÉEN PORTE LA CROIX PAR FORCE

Jésus était à bout de forces. Le Cyrénéen s'étant trouvé sur son passage, les soldats le forcent à porter la croix.

Jésus passe encore aujourd'hui en traînant sa croix, en la personne des pauvres, des miséreux qui manquent du nécessaire, qui tendent la main ou qui rougissent de le faire.

Le devoir de ceux qui ont du superflu est d'être généreux et de venir en aide aux pauvres qui vivent près d'eux. Mais combien, comme le Cyrénéen, prêtent leur aide de mauvaise grâce ! Combien même ont le cœur endurci par une sordide avarice et refusent les secours que Jésus lui-même attend d'eux en la personne de ses pauvres ! Aussi il récompense largement les riches généreux ; mais il châtiera sévèrement les avares égoïstes et sans cœur.

Prenons garde d'être du nombre de ces derniers. Rares sont les riches qui remplissent suffisamment le devoir de l'aumône.

SIXIEME STATION

VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS

Jésus montant au Calvaire avait son auguste face toute souillée de sueur, de boue, de crachats et de sang. A cette vue, Véronique, émue de pitié, s'élança pour l'essuyer.

Si nous pouvions contempler le monde des âmes qui nous entoure, combien nous verrions d'adorateurs de la richesse plus souillés que Jésus montant au Calvaire ! Souvent ils suent sang et eau en travaillant à amasser. Ensuite, en palpant avec délices la boue des biens terrestres, ils se couvrent eux-mêmes de cette boue. Les crachats du juste mépris des pauvres et des honnêtes gens leur tombent en plein visage et il n'est pas rare qu'ils soient plus ou moins tachés du sang qui a coulé par le fait de leur avarice.

Oh ! ne nous souillons jamais ainsi nous-mêmes et ayons bien pitié de ceux qui se mettent dans cet état.

SEPTIEME STATION

DEUXIÈME CHUTE DE JÉSUS

La fatigue et la faiblesse de Jésus augmentant, il tomba une seconde fois. Ainsi en est-il des maladies de l'âme, des mauvaises passions. Si on n'y apporte pas des remèdes efficaces, elles amènent des rechutes ; c'est pourquoi on dit : « Qui a bu boira. »

Si on s'est mis au cou la chaîne de l'avarice et de l'attache déréglée à la richesse, les chutes se multiplieront. Jamais cette passion ne dit : « C'est assez ; » au contraire, comme la soif vient en buvant, l'avidité des âmes cupides s'accroît sans cesse : « *Affer, affer*. Apporte, apporte, » toujours plus, toujours plus. Oh ! quelle déchéance pour une âme faite pour aimer les biens spirituels et célestes et qui s'attache à la boue et à l'ordure !

HUITIEME STATION

LES AVERTISSEMENTS DE JÉSUS

Jésus, voyant pleurer les saintes femmes à la sortie de Jérusalem, leur recommanda de ne point pleurer sur lui, mais sur elles-mêmes et sur leurs enfants. Il leur donnait ainsi un salutaire avertissement.

Il n'a pas manqué aussi d'avertir ceux qui sont tentés de laisser naître dans leur cœur une attache déréglée aux biens terrestres.

Avec cette attache, dit-il, on ne peut pas être mon disciple. Car on ne peut servir deux maîtres : Dieu et l'argent. Malheur aux riches ! Il est plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire passer un riche par la porte du ciel.

Nous voilà bien avertis. Profitons de la leçon pour nous-mêmes et plaignons ceux qui ne savent pas la comprendre.

NEUVIEME STATION

TROISIÈME CHUTE

La troisième chute de Jésus fut plus profonde que les précédentes, et il put à peine se relever ; il fallut le soutenir pour atteindre le haut du rocher du Calvaire.

Voilà l'histoire des esclaves de l'argent. Le mal de leur âme s'aggrave à ce point que sans une grâce extraordinaire il est inguérissable. Les chaînes sont trop fortes, on ne peut pas les briser.

Du reste, l'avarice est rarement sans l'injustice, par conséquent sans l'obligation de restituer. Or les doigts qui se sont refermés sur le bien d'autrui ne peuvent plus s'ouvrir, de sorte que les voleurs se damnent en grand nombre, presque tous.

Ayons bien peur de nous rendre coupables de cette faute, et si nous l'avons commise, coûte que coûte réparons-la bien vite. N'attendons pas à la dernière heure : ce serait trop tard.

DIXIEME STATION

LE DÉPOUILLEMENT

Jésus dépouillé de tout, même de ses vêtements, au Calvaire, était bien le grand pauvre proposé en

exemple aux hommes qui veulent être parfaits ; mais il était en même temps le vrai riche, car, débarrassé des faux biens qui ne sont qu'une fumée et une épine, il était riche des vrais biens, des biens qui durent et qui satisfont tous les désirs de l'âme humaine.

Heureux ceux qui savent comprendre la leçon et embrassent la sainte pauvreté, au moins la pauvreté en esprit !

Mais bien à plaindre les imitateurs du riche aveugle de l'Evangile, qui, ayant rempli ses greniers, se disait, content de lui-même : « Mon âme, tu as des provisions en abondance pour plusieurs années, repose-toi, bois, mange, fais la fête. » Et Dieu lui dit : « Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme, et tous ces biens que tu as amassés péniblement, à qui iront-ils ? » Travaillons donc à amasser les biens que la mort n'enlève pas.

ONZIEME STATION

LE CRUCIFIEMENT

Jésus est cloué à la croix par de gros clous : quelle torture ! Et cette torture se continua sans répit pendant trois heures.

C'est pendant toute une vie, c'est pendant toute l'éternité que l'avarice met à la torture ceux qu'elle s'est asservis.

Pendant cette vie, elle les condamne au travail, aux soucis, à la tristesse des revers, aux désirs inassouvis, à la crainte, au remords et, aux derniers moments, à l'épouvante et au désespoir.

Et dans l'autre vie, les biens pour l'acquisition desquels l'avare a souillé sa conscience, fourniront un aliment au feu éternel de l'enfer.

O mon âme, ne te prépare pas une pareille déception et de pareils supplices.

DOUZIEME STATION

LA MORT

L'étroit égoïsme, la jalousie des ennemis de Jésus l'ont conduit au gibet et à la mort.

Mais qui dira combien de vies ont été fauchées depuis par l'avarice et la cupidité ?

Combien d'avares abrègent leurs jours en n'osant pas se servir des biens qu'ils ont amassés en se condamnant eux-mêmes aux travaux forcés !

Combien de morts sont dues à l'impatience des héritiers qui ne veulent pas attendre davantage ! Combien d'assassins ne commettent leur crime que pour voler !

Mais surtout, neuf fois sur dix, c'est la cupidité qui met les armes aux mains des soldats et déclanche les horribles guerres qui aujourd'hui font tant de victimes, par exemple la dernière guerre, qui a jonché la terre d'Europe de millions de cadavres.

O maudite soif de l'or, combien les hommes devraient te prendre en horreur !

TREIZIEME STATION

LE CADAVRE SANGLANT SUR LES GENOUX DE MARIE

Le cadavre que Joseph d'Arimathie et Nicodème descendirent de la croix et remirent sur les genoux de Marie était affreux. Celle-ci, en le lavant et en l'arrosant de ses larmes, le prépara pour la résurrection.

Affreux aussi sont les cadavres des âmes tuées par les péchés que fait commettre cette passion de la cupidité. Heureusement, tant qu'elles sont encore sur la terre, ces âmes mortes peuvent encore ressusciter. Marie, en pleurant sur elles, peut leur obtenir ce miracle. C'est ce miracle que la visite de Jésus à Zachée fit en faveur de ce dernier qui se dépouilla de ses biens et restitua le quadruple à ceux qu'il avait lésés.

Demandons à Marie qu'elle obtienne cette grâce, non pas seulement aux individus, mais aux sociétés gangrenées par la cupidité et que cette passion menace aujourd'hui des horreurs d'épouvantables guerres.

QUATORZIEME STATION

JÉSUS AU TOMBEAU

Jésus, enseveli par Joseph d'Arimathie et Nicodème, ne resta que trois jours au tombeau. Dans son sépulcre, il fut une semence de vie glorieuse pour l'humanité.

Bien autre est la sépulture que la cupidité prépare à ses esclaves. Peut-être des riches avides auront-ils après leur mort de beaux mausolées, de splendides monuments funéraires ; c'est brillant au dehors, mais au dedans quelle pourriture, quelle infection !

Et s'il n'y avait que cela !

Mais l'Evangile nous raconte jusqu'à la fin la lamentable histoire du mauvais riche. Il avait eu de son vivant le cœur dur et sans pitié pour le pauvre Lazare. Celui-ci mourut et les anges l'emportèrent dans le sein d'Abraham. Le mauvais riche mourut aussi et, dit l'Evangile, il fut enseveli dans l'enfer. Là il crie : « *Crucior in hac flamma !* Je suis torturé dans ces flammes ! » et il supplie avec larmes qu'il soit permis au pauvre Lazare de tremper son doigt dans de l'eau et d'en laisser tomber une seule goutte sur sa langue pour la rafraîchir ; et ce pauvre soulagement lui sera éternellement refusé.

Emportons donc de ce Chemin de croix l'horreur de l'avarice et la crainte salutaire de nous laisser prendre à cette glu que sont les biens de la fortune.

VIII

Pour résister au fol entraînement vers les mauvais plaisirs

La plus grande blessure que la faute de nos premiers parents ait faite à l'humanité a été la révolte de la chair contre l'esprit, qui est la cause la plus ordinaire de la damnation des âmes, puisque, d'après S. Alphonse de Liguori, sur cent pécheurs qui se damnent, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui se damnent par le péché impur et le centième encore ne se damne pas sans cela. C'est donc ce péché plus que les autres qui a conduit Jésus au Calvaire et qui a été la cause des peines qu'il a endurées dans sa passion. Faisons donc notre Chemin de croix aujourd'hui principalement pour nous détourner de ce péché.

PREMIERE STATION

JÉSUS CONDAMNÉ A MORT

Ce sont surtout les esclaves des honteuses passions qui crient comme les Juifs au prétoire : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous, enlevez-le ! » Jésus, avec son Evangile de pureté et de sainteté, les condamne et les gêne.

Aussi c'est le péché impur qui est la cause ordinaire de la perte de la foi et de l'éloignement de la religion. Comme on ne veut pas rompre avec des

affections coupables ou renoncer à de honteux plaisirs, on en arrive, pour pouvoir pécher plus librement, à chercher à se persuader qu'il n'y a pas de Dieu, pas d'enfer ; on ne veut plus du Christ et de sa religion sainte. Et voilà pourquoi il y a tant d'athées, d'incrédules aujourd'hui.

O maudit péché de la chair, c'est toi surtout qui as voulu la mort du Christ et l'as envoyé au Calvaire.

DEUXIEME STATION

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

La croix du prétoire était lourde, mais bien plus lourds encore sont les péchés impurs pour Jésus, pour les coupables eux-mêmes et pour les autres.

Pour Jésus ils sont une grosse croix, car ils se commettent si nombreux, si graves, et ils conduisent à tant d'autres fautes, même à tant de crimes !

Grosse croix pour les coupables eux-mêmes, car ces péchés sont la source de mille maux dès cette vie : déshonneur, divisions, servitudes honteuses, ruines matérielles, maladies, avenir compromis, familles malheureuses, morts prématurées, etc.

Grosse croix pour plusieurs autres : source de jalousies, de tracasseries contre ceux qui veulent rester vertueux et qu'on jalouse, source de séductions mauvaises, de scandales et de toutes sortes d'ennuis et de misères pour ceux au milieu desquels on vit.

O Jésus, je vous demande de toute mon âme le secours de votre grâce toute-puissante, pour éviter ce redoutable écueil. Gardez-moi surtout dans la sainte humilité, le meilleur préservatif contre ce péché.

TROISIEME STATION

PREMIÈRE CHUTE DE JÉSUS

En descendant la rue qui va du prétoire vers le Calvaire, Jésus tombe une première fois. Cette chute eut plusieurs causes. Mais une des principales causes a été les péchés impurs des hommes, que Jésus eut devant les yeux pendant sa passion, et la peine incroyable qu'il en éprouva.

Et ces péchés sont aussi une chute lamentable pour ceux qui les commettent, car ils sont une dégradation, une déchéance honteuse. Ces fautes les rabaissent au niveau de la brute.

Innocents et purs, ils touchaient déjà au ciel, à Dieu, par leur esprit et par leur cœur. Coupables d'impureté, ils sont jetés à terre dans la boue et dans l'ordure. O mon Jésus, est-il possible que vos enfants se rabaissent jusque-là ?

QUATRIEME STATION

LA RENCONTRE DE LA VIERGE

Bien grande fut la douleur de Marie quand Jésus passa devant elle, allant au Calvaire, souillé et défiguré ; mais cette douleur était une douleur prévue et acceptée pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Plus dur est donc pour elle, qui est la Vierge pure, la vue de ses enfants souillés d'impudicités, qui par là se dégradent, se plongent dans toutes sortes de misères, se mettent dans l'esclavage des mauvaises passions et sous la servitude du démon.

O notre Mère du ciel, aidez vos pauvres enfants à triompher dans la lutte continuelle qu'ils ont à soutenir ; préservez-les de toute chute, ou au moins, s'ils tombent, obtenez-leur les grâces nécessaires pour se relever bien vite.

CINQUIEME STATION

ON FORCE LE CYRÉNÉEN A PORTER LA CROIX DE JÉSUS

Les esclaves de leur chair, avides de mauvais plaisirs, en arrivent à avoir la croix en horreur. Voulant se faire leur paradis sur la terre, ils ne veulent qu'amusements et jouissances, et quand la croix leur tombe malgré eux sur les épaules, ils la rejettent de toutes leurs forces. Mais ils ont beau faire, la croix les suivra partout et leurs souffrances seront pour eux sans consolations et sans mérites ; au lieu d'aider ceux qui vivent avec eux à porter leurs croix, ils sont encore une lourde croix pour les autres.

O Jésus, apprenez-nous à supporter chrétiennement nos souffrances en nous envoyant toujours avec elles votre saint amour qui les divinisera. Apprenez-nous à compatir toujours aux maux de nos frères, à être de bons Cyrénéens pour eux.

SIXIEME STATION

VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE SOUILLÉE DE JÉSUS

Véronique voyant Jésus passer dans un état lamentable, en eut pitié et lui offrit un linge pour s'essuyer. Plus attristant et plus écœurant est le spectacle qu'offrent les esclaves du vice honteux : leur visage, leur teint, leur regard, leur tenue, leurs manières, tout trahit à l'extérieur leur dégradation intérieure. La chasteté embellit et décore ; les péchés de la chair enlaidissent, ternissent et souillent ; ils mettent l'âme et le corps dans un état plus attristant que celui du visage de Jésus allant au Calvaire. C'est même le ciel tout entier qui se détourne avec dégoût et horreur de l'impudique.

O mon Dieu, préservez-nous du grand malheur de nous plonger dans un si triste état et inspirez-nous un grand zèle pour laver nos souillures et celles des autres.

SEPTIEME STATION

SECONDE CHUTE DE JÉSUS

La faiblesse et la fatigue de Jésus s'accroissant, il tomba une seconde fois. Voilà bien ce qui arrive aux esclaves du vice. L'état maladif de leur âme s'aggrave et les chutes se multiplient. Les coupables retournent à leur vomissement et retombent. Malgré la déception et les ennuis que leur ont apportés leurs fautes précédentes, malgré des résolutions et des promesses solennelles, ils sont saisis de nouveau par la fascination du mal qui ne se guérit pas, dont la puissance est accrue par la force de l'habitude, par la diminution de la foi, de la délicatesse de conscience et de la honte du mal, de sorte que leur second état devient pire que le premier.

HUITIEME STATION

L'AVERTISSEMENT DONNÉ AUX FEMMES DE JÉRUSALEM

Jésus, les voyant pleurer, leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais bien sur vous et sur vos enfants. » Ainsi on voit les libertins folâtrer, rire, chanter, s'amuser, et on est presque tenté de leur porter envie ; mais leur joie factice et trompeuse est bien éphémère et la verge est levée pour les frapper. Pour une goutte de miel qu'ils ont voulu avaler, il faudra qu'ils absorbent une mer de fiel.

C'est donc sur eux qu'il convient de pleurer, car, par un présent qui est un trompe-l'œil, ils se préparent un lamentable avenir. En effet, si Dieu a